

détente

Tout est culturel, oui mais...

par André GAUDREAU

Personne ne niera que la culture d'un peuple, c'est d'abord sa façon de vivre, sa dissemblance, ce qui le distingue d'un autre peuple. Mais cette conception élargie de la culture (mode de vie collectif) ne doit pas nous faire oublier qu'il existe une autre forme de culture, celle-là personnelle au départ, mais qui lorsqu'elle est répandue peut façonner (refaçonner, devrions-nous peut-être dire) la vie des peuples. Il s'agit de la formation de l'esprit et du goût pour le beau.

De plus, en plus chez nous on tient cette forme de culture pour élitiste, ce qui est de plus en plus mal porté pour de curieuses raisons d'où-la politique n'est pas exclue.

L'ancien ministre des Affaires culturelles, M. Jean-Noël Tremblay, a fort bien circonscrit les dangers d'une telle attitude, alors qu'il prononçait récemment une allocution devant la sec-

tion d'Ottawa de la Société des écrivains canadiens, allocution portant sur le Livre blanc sur la culture du gouvernement québécois.

Voici un extrait de cette allocution que nous reproduisons du journal La Presse (le lundi 11 décembre, page B-7):

... à trop vouloir insister sur le péché d'élitisme, on court le risque de tarir les sources de la culture ou de la réduire au plus petit commun dénominateur en encourageant à tout prix l'art pauvre et la médiocrité sous prétexte qu'il faut donner à chacun sa chance et que toute initiative de création, si minable qu'elle soit, est une contribution à la culture nationale.

"N'en déplaise à quiconque, on ne saurait étirer impunément la notion de culture au point qu'elle englobe tous les aspects du comportement, qu'elle intègre les réalités banales du quotidien et mette au même rang les auteurs mi-

neurs et les classiques, les compositeurs de chansonnettes sentimentales et ceux de haut style, qu'elle confonde le permanent et le provisoire selon une dialectique de nivellement par la base inspirée de la névrose "contre-élitiste".

Il faudrait alors réduire le phénomène culturel aux manifestations les plus primitives d'une invention dont les paramètres seraient l'indigence, l'insignifiance et l'impuissance."

Si cette dénonciation ne devait être qu'un coup d'épée dans l'eau, ce sera que les premiers intéressés, la critique et les communicateurs entre autres, n'auront rien voulu comprendre.

Il faut entendre à ce titre (surtout à Radio Canada) des chroniqueurs de tout acabit s'exaltant devant des manifestations dites culturelles qui sont trop souvent des exercices de défoulement qui n'ont rien à voir avec un art quelconque.

Et que dire de la langue pratiquée par certains animateurs qui, pour la plu-

part, possèdent très bien leur langue, mais qui, pour faire peuple, nous écorchent les oreilles avec une langue bâtarde. Être Québécois, c'est ça, sembler-t-il se dire. Allons-y à fond de train.

Si c'est cela la culture québécoise, avec Jean-Noël Tremblay je ne marche pas dans une telle aberration. Les manifestations culturelles ne sont pas de même niveau. Le bon goût et le mauvais goût, de même que l'excellent, le moyen et le mauvais, cela existe encore, surtout dans le domaine de l'art.

Mais peut-être que cette attitude contre-élitiste tient au fait qu'il n'existe pas de véritable culture au Québec. Il faut lire, à ce titre, une remarquable analyse du livre blanc sur la culture, par François Ricard, parue dans la revue Liberté et reproduite aussi dans La Presse ces derniers jours.

L'auteur s'en prend au moisisme de pacotille du Livre blanc et à son collectivisme "que les auteurs présentent comme une évidence et qui n'est proba-

blement qu'une vaste mystification. L'idée d'une culture populaire. On dit, il existe une culture populaire; or, toute culture populaire est bonne en soi, donc, il faut "ennoblir la culture populaire", il faut lui accorder la "priorité" (en axant sur elle la prétendue "culture savante").

Mais on peut, sans outrecuidance, je crois, poser la question: la culture populaire existe-t-elle vraiment? Je veux dire autrement que comme notion anthropologique."

Mais, ce sont la régionalisation et la décentralisation proposées par le Livre blanc qui inspirent surtout cette conclusion à François Ricard:

"Au total, la politique québécoise du développement culturel risque fort, si l'on n'y veille, d'être une politique de la nostalgie, une (nouvelle) tentative absurde de réanimer ce cadavre depuis longtemps refroidi: la société unanime, la culture populaire. L'Isle-aux-Coudres à la grandeur du territoire."

"Concluons donc sur un souhait, poursuit Ricard: que nous ne soyons pas envahis demain matin, par tous les poètes de village, violoneux, turluteux et patenteux qui peuplent toutes les salles paroissiales du Québec, sous la conduite de jeunes animateurs culturels qui ont l'amour du peuple et le mépris de la culture. Et que, de grâce, les gestionnaires de la culture aient le courage de dissoudre leur ligue du vieux poêle au plus tôt et de regarder l'heure ailleurs qu'à leur magnifique horloge grand-père, qui, hélas, ne marche plus."

Il y a sûrement là matière à faire réfléchir les auteurs du Livre blanc sur la culture et tous ceux, trop nombreux, qui se font accroire (et tentent de le faire croire aux autres) que tout est culturel et que les niveaux d'excellence sont une invention de bourgeois réactionnaires. En viendra-t-on à soutenir, sans rire, que la manière québécoise d'aller au WC est culturelle?

les livres

Le droit de ne pas avoir d'opinion

par André Gaudreault

Chacun admet volontiers que la protection de l'environnement (l'écologie) est une chose sérieuse, et l'auteur des "Tartufes de l'écologie", Robert Beauvais le sait autant que tout le monde, ce qui ne l'empêche pas de railler pendant 215 pages les travers et les exagérations (souvent énormes) des écologistes de toutes les couleurs... plutôt rouges en général.

A la 36e page de son ouvrage Beauvais s'explique: "Avant d'aller plus loin dans cet ouvrage, il me semble nécessaire de faire une déclaration de principe: à savoir que je n'ai aucune opinion sur l'écologie. Je sais que cette alléguation peut sembler scandaleuse en un temps où tout le monde a l'habitude d'avoir sur tous les sujets des idées tranchées... Pour pallier mon incompe-

tence, j'ai lu une grande quantité d'articles et d'ouvrages. Ils n'ont fait qu'accroître ma confusion et aggraver mon ignorance. Cette expérience n'a pas tardé à transformer en certitude l'intuition, que moins on est informé, plus on peut s'offrir le luxe d'être catégorique. Cette déclaration me semble essentielle quant à la portée philosophique de cet ouvrage. Portée que je n'hésite pas à estimer en effet considérable car c'est la première fois, me semble-t-il, qu'un auteur revendique le droit de ne pas avoir, d'opinion sur un sujet qu'il ignore."

C'est sous le signe de cet humour que Beauvais affirmait par exemple que les progressistes sont contre le progrès et les réactionnaires sont pour les réacteurs, qu'il vaut mieux avoir des tonneaux en Perse que des châ-

teaux en Espagne, que si les nègres sont des grands enfants, les pygmées sont de petites grandes personnes, que Descartes mis à part on n'a jamais connu un seul Français cartésien et qu'à en juger par nos écrans, il semble que les Indiens de l'Amazonie soient une race en voie d'apparition.

Evidemment de telles formulations sont de nature à fournir des armes aux détracteurs de Robert Beauvais, les broyeurs de noir supportant mal le mode humoristique. Et Dieu sait, si chez les écologistes il en est, il n'en reste pas moins que le propos de l'auteur est éminemment sérieux, même si c'est à travers l'humour qu'il essaie de faire la part des choses. Qui niera, par exemple l'évidence d'une telle constatation: "C'est que l'idéal écologique polaire en fait une certaine

haine diffuse de la société industrielle. De la haine de la société industrielle à la haine de la Société tout court, le passage se fait tout naturellement."

Et plus loin: "Les procédés de l'écologie sont les mêmes que ceux de la

propagande marxiste et de toutes les propagandes d'une simplicité désarmante (si l'on peut dire). Ils consistent à recapituler tous les maux inhérents à la condition humaine pour les attribuer au système régnant: pour les marxistes c'est l'inégalité, l'exploitation, le chômage, la pauvreté, la guerre, pour l'écologie, la pollution."

Les excès de certains écologistes sont par ailleurs si gros que Beauvais ne caricature même pas quand il dit: "Vous demandez comment obtenir que les abricots aient plus de saveur et on vous répond: il faut arrêter la course aux armements." La encore, ajoute l'auteur, on est en coquette avec la logique."

Encore une fois, on pourra se faire un peu de sa gêne, en lisant cet ouvrage (si on est un écologiste "enragé"

ou naïf) en se disant que l'auteur, après tout, fait plus "amuser" que sérieux. Il ne faudrait pas oublier que Beauvais est un journaliste, un producteur de radio et un homme de théâtre et de télévision et que sa façon de dire les choses s'en ressent forcément, ce qui ne signifie pas pour autant que le fond manque de consistance. A vrai dire, il écrit à la façon d'un Louis Pauwels ou d'un Maurice Clavel, deux autres journalistes que le ton pamphlétaire n'inquiète pas et qui jettent ainsi leur quatre vérités au visage de tous les "excessifs", possesseurs de toutes les vérités.

Laissons parler Beauvais. "Nos révolutionnaires en peau de mouton ne parlent que de changer la vie". "Ca fait cinquante ans que la vie n'arrête pas de changer."

"Demandez à n'importe quelle ménagère si elle n'a pas l'impression que sa vie a changé le jour où elle a fait sa première lessive dans une machine à laver."

"Et à un sexagénaire, le jour où il a pu voir Hopalong Cassidy sur sa première TV."

"Le rêve des écologistes, c'est exactement le dos tourné à ces merveilles."

"C'est la partie de loto, les mains rouges à la lueur de la bougie devant une infusion de romarin. Le plan quinquennal à rebours."

"L'avenir qu'ils préparent laisse entrevoir une ère de régression en comparaison de laquelle les mouvements politiques et sociaux qui ont bouleversé la planète de puis le commencement du monde ne sont que quelques bulles à la surface d'un étang de notre biocénose."

Tout cela peut paraître énorme, une charge démesurée contre ces gens bien intentionnés que sont les écologistes, mais il ne faut pas perdre de vue que Robert Beauvais dénonce d'abord des excès. Mais on ne peut s'empêcher de voir non plus que ces excès sont trop nombreux et qu'ils froient la démence (en France en tout cas).

Voilà un livre qui, s'il se fait beaucoup d'ennemis, confortera ceux qui croient encore que le monde n'est pas fou et que nous n'allons pas tous crever demain matin.

"Les tartufes de l'écologie", par Robert Beauvais, 215 pages. Aux éditions Fayard, 1978.



discothèque

par André GAUDREAU

"Mon fils". Félix Leclerc. Sur étiquette Polydor. No 2424 187

Avec "Comment vous donner des nouvelles" de Gilles Vigneault, voilà bien l'un des plus grands disques à avoir été enregistrés cette année.

Félix Leclerc y démontre, comme si cela était nécessaire, qu'il est (avec Vigneault encore) le plus grand poète de la chanson d'ici. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on lui pardonne de négliger le vers au profit, peut-être d'une plus grande densité du texte, encore que la beauté de la forme et la qualité du contenu ne sont

pas incompatibles comme le démontre par exemple un Léo Ferré.

Le seul reproche que l'on peut faire à Leclerc serait de donner beaucoup trop souvent dans la chanson politique et dans une contestation, bien en retard, de l'influence passée de l'Eglise. Mais j'ai peur que nous ne soyons pas nombreux à penser ainsi. Leclerc semblait répondre à un immense besoin chez la majorité des gens, et nous n'allons pas contester cette attitude, même si nous ne la partageons pas.

Parce que Leclerc est un grand poète qui sait encore faire de très belles chansons d'amour

Du grand Leclerc

comme "L'Edenne" et qu'il n'a pas perdu le sens de l'humour comme il le démontre avec "Oh... Lon... La belle journée", même si le curé de la chanson est un peu... beaucoup hypocrite.

Du côté de la production on n'a vraiment rien ménagé, et François Domplere à l'orchestre a fait un travail colossal et parfaitement réussi. Ajoutons encore la participation de gens comme Monique Leyrac, Jean-Pierre Ferland, Gilles Vigneault, Jean Lapointe, Claude Gauthier et quelques autres.

Cela donne au total, un disque d'une exceptionnelle qualité, un disque comme, j'ose le dire, on en n'a jamais entendu ici.

Il était juste que ce soit Félix Leclerc qui nous

fasse un tel cadeau. Ne fut-il pas le premier, et n'est-il pas toujours l'un des plus grands.

"Avec toi mon amour". Julie Arel. Un disque Capitol. No ST-70.062

Julie Arel, grande interprète, est encore aux prises avec le même problème, celui du répertoire, chose que nous avions déjà signalée lors de la sortie de microsillons antérieurs.

La banque de chansons dans laquelle pourrait puiser Julie Arel pour se monter un répertoire qui lui ressemblerait est bien mince en général et particulièrement chez nous où les auteurs ne pullulent pas.

Et si le travail qu'ont

fait pour ce disque des gens comme Christian Saint-Roch et Daniel Deschênes, en particulier, est potable, il est loin d'atteindre l'extraordinaire. Il faut tout de même dire que dans "Si toi tu m'aimes" et "Avec toi mon amour", entre autres, Daniel Deschênes a réussi de jolies musiques.

Mais il me semble, par ailleurs, qu'en tant qu'arrangeur et chef d'orchestre, Yves Lapierre a déjà fait mieux.

Mais le vrai problème est encore celui du répertoire.

Ce qu'il faudrait peut-être à Julie Arel, ce serait, en français, le répertoire d'une Barbara Streisand. Voilà, je pense, ce qui rendrait justice aux capacités vocales et aux qualités d'interprète de Julie Arel.

La Bolduc des années "75"

"Je veux toute toute toute la vivre ma vie", "J'ai vécu bien des années", "De temps en temps moi j'ai les bleus" et "Moi je mange", autant de succès qui ont marqué l'année qui s'achève et que l'on doit à un phénomène nommé Angèle Arseneault, l'artiste qui s'est affirmée le plus nettement en 1978.

Cela tendrait à prouver, comme nous l'avons parfois exprimé qu'il manquait une dimension à la chanson québécoise, celle de l'humour et d'une certaine joie de vivre.

C'est ce vide qu'est venu combler Angèle Arseneault, en ces années où on cultive la déprime. Angèle est arrivée en son temps, un peu comme la Bolduc dans les années de la crise économique.

Il y a d'ailleurs plus d'un parallèle que l'on peut faire entre les deux artistes. Il y a par exemple la simplicité du langage, même si la langue d'Angèle Arseneault est moins populaire. Il y a aussi les sources d'inspiration et la portée sociale des textes, portée sociale qui va dans le sens de l'espoir dans les deux cas.

Evidemment la critique n'est pas absente, mais elle est plus joyeuse que geignarde. Qu'on écoute par exemple "L'Enfant chéri de l'inflation" et on s'en rendra vite compte.

Bien sûr Angèle Arseneault ne fait pas que cela. Elle a écrit par exemple "Libre" et "Je suis la femme" que l'on trouve sur le même microsillon que les chansons citées en début d'article.

Mais ce ne sont pas les plus intéressantes, et le public ne s'y est pas trompé en retenant celles qui répondaient à son besoin et qui sont justement celles qu'Angèle sait le mieux faire.

Oui, Angèle Arseneault est une bouffée d'air frais dans la chanson de chez nous plutôt portée au pessimisme et à la politique depuis quelques années. Et c'est peut-être pour cela que ce n'est pas le Québec, mais l'Acadie qui nous a donné ce joyeux phénomène.

Notre époque avait besoin de sa Bolduc. Et elle s'appelle Angèle Arseneault.

A.G.

